

**Özdemir INCE** : *Un fou-rire d'opéra*, suivi de *Cinquante moèmes primeurs pour la jeunesse* & *Les gilets de sauvetage, réflexions poétiques* – préfacés et traduits par Ferda Fidan (L'Harmattan éditions, 19,50 € et 14 €)

Poète turc, Özdemir Ince, né en 1936 à Mersin, est aussi essayiste, traducteur, chroniqueur et scénariste... Dans son dernier recueil au titre provocateur, *Un fou-rire d'opéra*, il s'attaque au pouvoir en place et redouble d'ironie, sous les traits d'archétypes diaboliques, pour ridiculiser les islamistes et les agents du régime, forts de peupler au mieux mosquées et prisons... Athée, matérialiste et républicain laïc, il s'adresse à « la nation humaine » et se réfère au poète arabe du Xème siècle, Abu'l Ala Al-Ma'arri, pour clamer avec lui : « il n'y a d'autre imam que la raison. » Ainsi, s'affirme-t-il, sans concession, rationaliste absolu : « Si mon crime est d'avoir appris l'arithmétique, / j'apprendrai aussi la géométrie, puis la physique et la chimie. » Esprit libre, en mouvement perpétuel, il ne prétend pas vouloir tout maîtriser de lui-même et cite à propos Alain Bosquet, en exergue de ce livre autobiographique testamentaire : « Ce n'est pas ma vérité que je mets en mots, lecteur ; c'est la tienne. Mais tu te venges : je ne la comprendrai jamais tout à fait. Tu me punis, traître, par ma propre écriture. »

Le ton est libre, insolent et provocateur car le poète ne veut rien dissimuler dans ce monde où la liberté est continuellement menacée : « Mon miracle : je me meurs / depuis le 1<sup>er</sup> septembre 1936. // Comme si j'avais marché sur une crotte humaine / je cherche un pré humide / pour nettoyer mon pied // insoucieux des comptes que va demander le pré. » En écho à Adonis, son « alter ego », il réhabilite et célèbre la femme scandaleusement calomniée par les dévots des trois monothéismes. Comme Rimbaud, il veut « voir les sons, entendre les couleurs [...] / pour traduire avec la langue des pierres, / pour rire avec le visage de la forêt. » Et, dans la foulée du poète aux semelles de vent, il confie : « je est un autre et l'autre est moi. » Polygraphe infatigable, il multiplie connotations subtiles et détournements complices : « De l'écriture je me suis fait un dieu / mais sans lui rendre un culte, / de temps à autre, je le confesse, / il me confie ses secrets : // j'ai souvent commis le péché de chair / sur terre avec des femmes transformées en mots / au regard de biche, sveltes comme des cyprès / aux senteurs d'ambre lointaine... » Son amour de la vie se veut universel et englobe le réel en totalité : « Depuis que je me connais / je salue tout objet sur terre / sans faute je m'enquiers de sa santé // mais je ne veux pas devenir prophète... » Il écrit encore, se satisfaisant d'être « devenu poète » : « je fais l'interprète du néant. » Il se réfère aussi librement aux mythes fondateurs, aux récits et expressions populaires remontant à ses souvenirs d'enfance, aux recommandations de sa mère, au grand-père aveugle : « Ces dictons pleins de sagesse elle me les répétait tous les jours / ma mère montagnarde dans les pages des conseils [...] Bref pour faire court après tant d'apologues / tout mon capital, toute ma fortune / ce bocal sale qui se tient sur la table, / dedans les cendres d'une de mes vies // pour se disperser dans les vents impudents / pour que ma propre histoire contamine plusieurs mondes // entre les meules du moulin... » Le poète fait écho aux événements de sa vie, aux soubresauts de l'histoire, à l'état du monde comme il va : « le poème des choses / doit féconder la liberté / l'univers est un vagin épineux. // Nous ne devons rien à personne pour exister ! »

Dans les *Cinquante moèmes primeurs pour la jeunesse*, Özdemir Ince se veut pédagogue en se parodiant parfois lui-même. C'est plutôt en libérateur de l'esprit qu'il s'exprime, non en donneur de leçons ! Chaque « moème » est prolongé par un « proverbe », résonnant parfois comme un aphorisme : « La raison se pèse à la balance de la langue. La flèche lancée ne revient jamais. » Le poète aborde tous les sujets sociétaux, établit un lien entre le zoroastrien du VIème siècle Mazdak, prônant la propriété collective, et Marx : « La parole est contagieuse. L'homme est attendu par un sage : Les mots proférés par Mazdak atteignent la bouche de Marx. Puis ils finissent par contaminer la langue de votre serviteur, au cours de ce mois d'août où un seul dollar peut acheter sept livres. » Le poète, à tout propos, fait appel au bon sens, renverse les tables ébréchées de la loi : « C'est votre affaire de croire ou non que nous vivons dans un univers sans commencement ni fin : il n'y a donc pas de jugement dernier ! » L'auteur cite souvent les poètes, il se réfère aussi à Einstein pour qui le

génie repose davantage sur les questions qu'il pose que sur les réponses. Dans le 48ème *moème*, c'est Atatürk lui-même qui conclut le *proverbe* : « Il faut comprendre la Matière » ! Dans quelles mains est tombée aujourd'hui la Turquie républicaine ?

Dans *Les gilets de sauvetage, réflexions poétiques* (1984-1988), Özdemir Ince, dans un tourbillon apocalyptique, s'insurge contre le désordre du monde. Il est à la fois la victime expiatoire et le pourfendeur acharné du despotisme. Visionnaire exalté, il vit toutes les époques, supplicié mille fois, mille fois ressuscité, stigmatisant les nouveaux tyrans (clones ou caricatures, de Gengis Khan à Hitler), potentats corrompus, affairistes véreux, souteneurs de la prostitution cotée en bourse, fanatiques religieux, en écho à la malédiction frappant l'Empire ottoman et la Turquie moderne, - comme annoncée dès le règne de Méhmet 1<sup>er</sup>-. La satire est féroce, le souffle épique débridé : « tu lisais dans la terre / pour retrouver les voix momifiées, / tu prônais la supériorité de la terre / sur l'or, le fer et le cuivre, / 'quand donc prendra fin le voyage de l'automne ? ', / demandais-tu, en présence du soleil jaunissant. / Ta tête tournait, tu étais déchaîné, / talentueux et habile, tu faisais des rêves de gloire / mais voilà, tu as perdu ta propre trace [...] ils veulent que tu payes / le prix de vivre dans un pays souffrant de toutes ses fibres / le prix du monde où tu évolues.»

Et de prophétiser, par antiphrase : « Malheur à ceux qui sont en avance sur l'apocalypse, / malheur à ceux qui sont incapables de se laisser édifier. / Amen ! / - Les gilets de sauvetage sont au plafond ! » Le poète s'adresse aussi au souverain, à ses juges, dénonce manœuvres et manigances ourdies contre lui : « C'est ainsi qu'ils m'ont mis dans la tête / les armes les bombes les avions n'importe où / ils ont le don et la force de me mettre en mille morceaux [...] ils ont la force de descendre sur terre les étoiles / la force d'organiser dans le vide / des images nues multicolores / moi je ne suis pas maître de moi-même [...] ils me lient la langue et me rendent sourd et muet. » La poésie est son arme absolue, l'antidote à ses tourments, sa force rédemptrice : « Poésie, ma magie noire, par la sourate Yasin, interdits / toi et moi / parce que tu sieds ainsi / à ma bouche et à mes oreilles. // -Les gilets de sauvetage sont au plafond ! » Dans le désordre du monde, le destin de l'homme perd pied et rompt avec ses sources vives : « L'imagination de l'être humain a été castrée. Plus de Gilgamesh désormais, / plus d'Alcestis, ni de Deli Dumrul. Il nous faut une nouvelle toison d'or, un nouvel Argos [...] - Les gilets de sauvetage sont au plafond ! »

Ferda Fidan, traducteur et préfacier, souligne que la poétique et la philosophie d'Özdemir Ince dialoguent continuellement, car pour lui, « loin d'être un obstacle, la capacité d'imagination est indissociable de l'action lucide et déterminée : 'sois réaliste et fais des rêves !' » crie-t-il au lecteur, comme pour mieux accentuer la corrélation entre la poésie et le réel et nous frayer une route d'espérance. C'est dans ce sens qu'il nous apparaît aussi, non seulement comme l'incarnation de la révolte contre l'aliénation de l'homme, mais aussi comme le chantre d'une liberté à reconquérir. »

Michel Ménaché